

APOCALYPSE NOW

Pour Estuaire 2009, avec Virginie Pringuet, nous avons pris comme «moteur de réflexion» l'image du labyrinthe, imaginant les œuvres créées in-situ par les artistes comme autant de portes d'entrée ou de sortie de ce vaste territoire. L'idée était venue de l'observation purement géographique de l'estuaire de la Loire : terrain complexe où il est aisé de se perdre, dédale de chemins et d'étiérs naturels où les grands ensembles industriels font l'effet de signaux. Le caractère universel de l'image du labyrinthe, présent dans toutes les cultures du monde, nous paraissait intéressant comme axe de pensée à proposer aux artistes invités. Enfin, la lecture philosophique associée au plus fameux des labyrinthes de la pensée occidentale, celui du Minotaure, nous semblait être une parfaite métaphore de la relation que l'homme doit entretenir avec l'art : le vivre comme un parcours initiatique, mettre de côté ses jugements, ses *a priori*, pour mieux le recevoir, ainsi apprendre sur soi et sur le monde. Là est l'enjeu artistique primordial d'Estuaire, offrir l'art au plus grand nombre non dans un rapport à la foule mais dans l'addition d'individus propres.

Nous n'avions pas l'intention de faire de cette idée du labyrinthe une thématique mais il est intéressant de voir à quel point nombre d'œuvres entretenaient un rapport particulier au mythe. Que ce soit à travers des personnages (la nymphe d'Ange Leccia), des grands sujets universels (le temps chez Roman Signer, le déluge d'Anne de Sterk et celui de Stéphane Thidet, le mythe de la tour de Babel chez Eric Watt, l'utopie résistante de Instant Carnet Island), des figures particulières (le serpent de Jimmie Durham, les loups de Stéphane Thidet et la forte présence animale), des aspects formels (le rire diabolico-divin de Gino de Dominicis, les formes organico-cosmiques d'Ernesto Netto, le jardin suspendu de Gilles Clément, la maison perchée sur une archéologie d'usine de Tatzu Nishi), etc., les œuvres concourraient à créer une certaine mythologie du territoire de l'estuaire. Souvent empreintes d'une certaine poésie, elles offraient en sus comme un début de narration possible.

C'est justement en me frottant encore plus directement à l'idée même de narration que j'ai abordé la programmation d'Estuaire 2012, car c'est bien cette mythologie du territoire qu'il s'agit de développer.

ESTUAIRE 2012 // Une introduction

Pendant mes vacances post-Estuaire en 2009, j'ai lu une nouvelle traduction française très documentée du dernier ouvrage des Frères Grimm paru de leur vivant, les «Contes pour les enfants et la maison» (José Corti). J'ai été frappé par la puissance et la complexité de ces écrits. On le sait, la tradition des contes provient d'une transmission orale. Ce n'est qu'au 17ème siècle que des auteurs comme Charles Perrault ont ouvert le champ littéraire à ce genre. Considérés à l'origine comme exclusivement destinés aux enfants, ils ont depuis fait l'objet de lectures beaucoup plus savantes ; les contes sont en effet l'une des plus vieilles formes d'expression de l'histoire de l'humanité et les différentes versions d'une même histoire sont source d'une grande richesse d'information sur les sociétés qui les ont créées. Car, outre que ces histoires ont traversé les siècles, elles ont aussi voyagé de bouche à oreille sur toute la surface du globe, s'adaptant aux mœurs et coutumes des sociétés traversées. Ainsi par exemple, «Le petit chaperon rouge» est sans doute aussi important dans la culture occidentale que dans la culture orientale. Le titre change, il s'agit du « Conte du Soleil et de

la Lune » en Asie, mais la trame de l'histoire reste très semblable si ce n'est que le loup, bien sûr, y est un tigre.

Contrairement aux mythes, les contes s'inscrivent délibérément dans la société humaine, même si le rapport au merveilleux et au surnaturel est très présent. Ils traitent autant du collectif, de la communauté humaine, que de l'individu, d'êtres propres dans leurs forces et leurs faiblesses. Il n'est donc pas étonnant que sociologues, anthropologues ou psychanalystes se soient penchés sur ce genre.

La lecture anthropologique est passionnante. Chez les Frères Grimm par exemple, la morale chrétienne est très présente, avec les figures de Dieu et du Diable qui en prenant forme humaine viennent tester les hommes. Mais comme nous sommes dans une tradition orale populaire, le rôle de chacun n'est pas si clair. Ainsi Dieu peut-il être cruel dans ses punitions et le diable peut-il être clément en couvrant de richesses un personnage ayant subi une injustice. Le rapport à la vengeance collective est aussi très présent dans les contes, le sort réservé aux « méchants » étant souvent d'une cruauté barbare comme cette image qui revient très souvent : la mauvaise personne est enfermée dans un tonneau rempli de pointes acérées jeté du haut d'une montagne. La société de consommation du divertissement dans laquelle nous évoluons aujourd'hui a largement édulcoré ce type de châtiments ! Le traitement des contes de fées par Walt Disney est à ce titre symptomatique d'un nouveau moralisme de nos sociétés contemporaines. Il semble aujourd'hui absolument impossible qu'un écrivain livre des scènes aussi violentes "pour les enfants et la maison" !

C'est cette capacité du conte, issue de sa tradition orale, de témoigner d'une société humaine forcément changeante dans le temps et l'espace, tout en s'attachant à l'inconscient de l'être, plus présent et lisible dans sa tradition écrite et plus immuable, qui m'a semblé être un axe de réflexion pertinent à proposer aux artistes invités dans le cadre d'Estuaire 2012.

Une création artistique forte se doit, à mon sens, de s'approcher de l'universel, de quelque chose d'essentiel de l'être humain propre et des sociétés dans lesquelles il évolue. L'artiste est un éclaireur de l'humanité. Il se situe dans une zone peu explorée de la psyché : éclaireur dans le sens qu'il devance et qu'il illumine.

Du conte à l'apocalypse

Le conte comme moteur de réflexion pour Estuaire, c'est continuer la construction d'une mythologie du territoire. C'est se concentrer sur l'apport fondamental de l'œuvre d'art : offrir une nouvelle lecture du monde et de l'homme à une multitude de regards singuliers.

C'est faire des sites industriels de vastes palais où règnent de puissants seigneurs autant respectés que redoutés, faire des zones naturelles des contrées mystérieuses où le merveilleux et l'inattendu ont leur place, faire du fleuve un être surnaturel à la puissance autant redoutable que bienveillante.

C'est faire voyager les œuvres de bouche à oreille à travers le monde. C'est poursuivre une tradition populaire riche, sensible et intelligente. C'est raconter un territoire comme on raconte une histoire.

Comme en 2009, il ne s'agissait pas pour autant de proposer cette thématique aux artistes. Ce sont les sites qui amènent les projets de création. Il y a eu toutefois une exception, due justement au caractère exceptionnel d'une commande. C'est la commune de Saint-Jean de Boisseau qui nous a demandé de réfléchir à un projet dans un petit château des bords de Loire : le château du Pé. Alors que toutes les créations réalisées pour Estuaire l'ont été à l'air libre, c'est en intérieur qu'il nous était proposé d'agir. Un château en tuffeau posé sur une butte, dominant d'un côté une pièce d'eau dans laquelle deux cygnes s'ébrouent et de l'autre les vastes marais de Loire : le cadre était offert pour aborder frontalement l'univers des contes de fées ! C'est ainsi que j'ai demandé aux six couples d'artistes (une autre contrainte que je me suis imposée que celle du couple) de travailler à la création de six chambres en gardant à l'esprit cet univers possible. À l'instar des contes, les six portes des chambres du Château du Pé ouvrent sur six univers qui sont autant de lectures du monde que de facettes de notre être profond.

J'ai échangé avec les artistes invités à créer en extérieur sur ce "contexte mental" du conte dans le contexte physique du site qui leur était proposé. Je me souviens de la première fois où Sarah Sze est venue découvrir le site de Port Lavigne. Elle arrive juste de New-York, son nouveau né dans les bras, et nous décidons d'aller directement sur le site tout proche. En marchant le long de la Loire, sur le chemin, je lui fais part de mes réflexions sur le conte, sur les raisons qui m'ont fait penser à son travail. A posteriori, alors que nous évoquions cette première rencontre et discussion en tête à tête, nous nous étonnons de la convergence des mots et du réel. C'était une journée de printemps, des grands peupliers emblématiques du site volaient des milliers de particules de pollen qui donnaient une atmosphère féérique et cotonneuse. Une rencontre du 3^{ème} type s'offre à nous : un homme longiligne aux cheveux longs et au torse nu s'approche. Il a les pieds nus et nous croise sans même nous voir ! Partager un thème aussi universel que le conte modifie le regard que nous posons sur le réel.

Dans les propositions de chaque artiste pour cette dernière édition, une chose commune ressort indéniablement : notre rapport profond à la nature, au sauvage. Elles semblent toutes, chacune à leur manière, affirmer notre dépendance à la nature.

La notion d'Apocalypse est, dans le langage courant, synonyme de catastrophe, de fin du monde. C'est la religion chrétienne qui lui a donné ce sens, l'associant au Jugement dernier, mais ce n'est pas son sens étymologique. L'apocalypse signifie le dévoilement, la mise à nu. Le mot renferme donc à la fois l'idée d'aboutissement et celle de révolution, de révélation et s'inscrit dans un lieu : notre planète. Le Québécois Victor Lévy-Beaulieu en donne cette belle définition : « L'apocalypse est au commencement de soi puisque la fin précède toute naissance. »

C'est pour toutes ces raisons que je qualifie les créations de cette édition d'apocalyptiques. Il ne me déplaît pas d'employer ce terme en 2012, en prenant le contre-pied des prédications catastrophistes liées à cette année !

Gilles Clément, créateur du jardin du Tiers-Paysage sur le toit de la base des sous-marins de Saint-Nazaire, est l'auteur d'un article, "l'alternative ambiante", qu'il a écrit pour un numéro des « Carnets du Paysage » consacré à l'écologie.

Dans l'acception que je viens d'en faire, c'est d'un « apocalypse » très contemporain qu'il parle dans cet extrait : « (...) Une mécanique fédérative unit, chaque jour plus fortement, l'arabe et le juif, le poète et le banquier, le pauvre et le riche, subitement embarqués dans un seul et unique navire : la planète. Une conscience planétaire, née de la pensée écologiste, bouleverse le rapport des sociétés entre elles, des individus entre eux ; une forme de solidarité obligée et comme inhérente aux conditions de la vie sur Terre s'ancre dans les esprits, en parallèle et au-delà des conflits d'intérêts traditionnels. Chaque être déroule son devenir au sein d'un écosystème, chaque écosystème se trouve lié à un écosystème proche et celui-ci à la planète.

D'une façon brutale l'humanité découvre son ennemi commun, celui qui menace de façon unitaire et globale toutes les populations terriennes. Celui-ci ne porte pas le nom d'un peuple situé aux frontières d'un pays, dissimulé au sein des quartiers sous forme d'un terrorisme diffus ou bien placé aux limites de la stratosphère sur un quelconque vaisseau venu d'une autre galaxie, non. L'humanité découvre qu'en elle gît son ennemi : elle se suicide. »

La capacité d'autodestruction de l'homme rencontre ainsi son extraordinaire conscience créatrice. C'est de ça que les œuvres des artistes de cette édition 2012 nous parlent. Vie et mort s'y côtoient sans cesse, à l'image de l'immense "Serpent d'Océan" de Huang Yong Ping dont le squelette en mouvement devient havre de la faune marine, ou du "Lunar Tree" de Mrzyk & Moriceau, arbre décharné duquel la nuit tombée émane un halo lumineux, ou encore du "Jardin du Tiers-Paysage" de Gilles Clément qui crée un écosystème sur une architecture guerrière.

Le conte utopique de John Giorno, qu'il narre dans la chambre du Château du Pé réalisée avec Ugo Rondinone, obéit au même principe. "There was a bad tree" raconte l'acharnement d'hommes et de femmes à détruire un arbre qu'ils considèrent comme néfaste. Tous les moyens sont tentés pour venir à bout de l'arbre, de la simple hache à la bombe atomique, mais rien n'y fait, ils abdiquent et s'en éloignent. C'est le soin apporté à l'arbre par une communauté apaisée d'hommes et de femmes qui va, dans tous les sens du terme, porter ses fruits.

Rythmes et Rites // Poème de l'image

Affranchies d'un "quant à soi" trop souvent présent dans le monde de l'art contemporain, les œuvres s'inscrivent délibérément dans le monde, elles s'adressent à chacun de nous. C'est justement en étant modifiée à chaque regard qu'une œuvre touche à l'universel. Estuaire explore un principe de rencontre entre un artiste, un lieu et une multitude de regards. En s'inscrivant dans l'espace des gens, les œuvres deviennent passerelles de connaissance. Emprunter régulièrement ces passerelles provoque, peu à peu, la révélation. Il est vain d'apporter un discours définitif sur une œuvre. On peut la décrire, parler de l'esprit qui anime l'artiste, ou encore de son parcours, mais l'idée même "d'explication" ne peut pas s'appliquer à une œuvre d'art : il y a à chaque fois rencontre entre un individu et une œuvre.

La pérennité des œuvres d'Estuaire est, en ce sens, un atout. Encore tout récemment, une

“voyageuse” d’Estuaire me disait qu’à sa première vision du Pendule de Roman Signer, elle ne s’y est pas arrêtée, estimant que ça ne s’adressait pas à elle. Revenant de temps en temps sur le site, la rencontre entre elle et l’œuvre s’est installée. Sans qu’elle prenne vraiment conscience de cette évolution, un an plus tard, elle éprouve un réel attachement au Pendule, elle a “senti”, physiquement et intellectuellement, la force de son mouvement permanent, y voyant la course du temps sur la friche, l’hommage qu’il rend au fleuve. Elle s’est laissée pénétrer par la présence de l’œuvre sans chercher à l’expliquer, en apprenant simplement à la connaître. Du sentiment d’incompréhension initial, une certaine familiarité s’est installée, du sens est apparu.

Autant de récits particuliers s’écrivent ainsi dans la rencontre entre les œuvres et des regards. Le temps influe sur le volume de sens que chacune des œuvres développe à son endroit. Des rites et des rythmes se créent. On va le dimanche voir la Villa Cheminée, ou le bateau d’Erwin Wurm, aux grandes marées, rendez-vous est donné à la passerelle de Kawamata transformée en ruisseau. D’une certaine manière, les œuvres humanisent un territoire jusque là peu connu, difficilement accessible du fait de sa géographie : lieu de rencontre de l’eau douce, de l’eau salée et de la terre. Les œuvres viennent redimensionner les grands espaces naturels déserts et les grands sites industriels, leur donnent une échelle humaine. La collection, support de présence, donne une épaisseur à ce territoire atomisé. C’est sans doute ce qui fait d’Estuaire un projet unique, loin, très loin du parc de sculptures.

Les œuvres, en effet, proposent une irruption de l’étrangeté dans le réel.

Dans son poème « L’Image », Pierre Reverdy écrivait en 1918 dans la Revue Nord Sud :

« L’image est une création pure de l’esprit./Elle ne peut naître d’une comparaison mais du rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées./Plus les rapports des deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l’image sera forte - plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique./(...) Une image n’est pas forte parce qu’elle est brutale ou fantastique - mais parce que l’association des idées est lointaine et juste. »

C’est exactement ce qui crée cette jubilation autant émotive que poétique lorsqu’on se retrouve au pied d’une autoroute émergeant d’un coin de nature sauvage (Observatorium), lorsque qu’un jaguar, des singes et des ours Grizzly se retrouvent sous les latitudes tempérées des bords de Loire (Sarah Sze), lorsque des épaves deviennent conservatoires du monde végétal (Fabrice Hyber), lorsqu’une maison bourgeoise traditionnelle est noyée dans le fleuve (Jean-Luc Courcoult), lorsque des barques de Loire colonisent une abbaye royale (Claude Lévêque), lorsqu’une chambre est exempte de tout mobilier (frédéric dumond et Emmanuel Adely), lorsqu’un pavillon se dresse au faîte d’une cheminée d’usine (Tatzu Nishi), lorsqu’un paysage portuaire est le support d’un tableau (Felice Varini), lorsqu’une façade d’immeuble est une station météo (François Morellet).

Œuvre + lieu = réalité augmentée.

1 + 1 ≠ 2.

1 + 1 = 3 ou 5 ou 10.

On arrive aujourd'hui à la dernière édition d'Estuaire. Pour nous, programmeurs, producteurs, organisateurs, c'est un aboutissement, mais finalement, n'est-ce pas le vrai commencement ? Pour reprendre Lévy-Beaulieu, « la fin précède toute naissance ».

Naissance d'un dialogue sensible, émotif, constructif, entre les œuvres et les regards.

Naissance de ce territoire d'histoires qui densifient les choses ; territoire qui bruisse de ses potentiels, des strates narratives qui s'y posent peu à peu.